



## PASTICHES D'APRÈS LA BRUYÈRE

### Sommaire

Marquis du Roure.....	3
Charles Nodier.....	7
Nyctale est superstitieux.....	7
« Quoique la gloire soit infiniment peu de chose... ».....	8
La Bruyère imitant Montaigne.....	10
Autres pastiches.....	11
Question de style.....	13
L'écriture de La Bruyère.....	13
Sur quelques caractères.....	17
Théodote.....	17
Hermagoras.....	18
<i>Analyses et commentaires</i> :.....	19
Arrias.....	19
Irène .....	19
Narcisse.....	20
Gnathon.....	21
Giton et Phédon.....	22
Pamphile.....	23
Ménalque.....	24
Ressources en ligne.....	31
Études générales.....	31
Études particulières sur l'écriture de La Bruyère.....	32



## Marquis du Roure

D'après La Bruyère, six caractères :

Astarbé, Alba, Cléanthe, Fulvie, Vadius et Autophile .

Vous me demandez ce qu'est ASTARBÉ ; le voici : mais d'abord définissez-moi le chaud, le froid, l'air, l'eau, la terre et le feu. – Pourquoi ces questions ? – C'est que je ne puis répondre à la vôtre. Astarbé n'est pas moins belle que le jour, mais elle est aussi fugitive que lui ; que dis-je ? elle est mobile comme les heures ; que dis-je encore ? il n'est si petite division du temps qui rencontre son caractère arrêté. Je l'ai vue passer du rire aux larmes, de la pitié à l'ironie, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire : voilà de l'ironie, voilà de la pitié. Pleine d'esprit et de jugement, sans réflexion ni culture, et comme par l'effet de l'instinct, elle agit sans motif et le plus souvent même contre son désir. Elle trompe et n'a point d'artifice ; elle se confie sans aimer. Elle a bien de l'amour-propre et serait facilement envieuse, quoiqu'elle plaise beaucoup. S'agit-il de manquer à un ami ? pourquoi pas ? Faut-il se dévouer pour un étranger ? encore mieux. Elle s'ennuie de tout. Elle eut un jour avec moi une singulière naïveté : le monde la trouvait tendre pour Damon ; je lui dis : le monde vous trouve tendre pour Damon. « Quelle folie me répondit-elle, je le vois tous les jours. » Cependant qu'en étoit-il ? qu'elle favorisoit Damon toutes les fois qu'elle ne le fouloit pas sous ses jolis pieds. Du reste, toute ravissante dans sa personne, un modèle accompli, un vrai chef-d'œuvre de la nature, une de ces beautés enfin dont on peut dire avec Homère : « Les vieillards se lèvent à leur aspect. » – Quoi ! ne nous en apprendrez-vous pas plus ? N'expliquerez-vous point cette énigme ? – Attendez : Astarbé est la réunion des charmes et des défauts de son sexe ; c'est une femme excessivement femme ; j'ai tout dit. – Mais quel sera son sort ? – On ne peut rien conjecturer d'une vie où la fortune fera tout et la prudence rien ; ce qui est certain, c'est que si Astarbé est comblée de biens elle ne sera guère heureuse, et que si elle est accablée de maux elle n'en souffrira quasi point.



\* ALBA, pécheresse pénitente, baisse les yeux comme une jeune vierge ; mais il y a dans sa pudeur une je ne sais quelle teinte de honte et d'amertume, qui est un beau triomphe pour la vertu sans tache. Le monde l'embarrasse, et pourtant elle vit dans le monde, par le besoin qu'elle a d'y reconquérir l'estime. Comment se tirer de cette position louche et difficile ? Je ne vois pour elle qu'un moyen. C'est de distribuer hardiment les réputations ; c'est d'être intolérante et médisante : ainsi sera-t-elle avant peu.

\* Ce que vous dites depuis une heure, CLÉANTHE, avec tant de complaisance, en vous écoutant parler, en ouvrant des yeux de Junon, ou des yeux de paon si vous l'aimez mieux, ce que vous dites est très-vrai ; néanmoins pas tout-à-fait aussi vrai que le contraire.

\* FULVIE, épouse fidèle d'un mari honnête homme et jeune encore, Fulvie mère de trois enfans, touche à son sixième, lustre. Encore un peu de temps, et la voilà sauvée des pièges de ce monde. On la citera comme une vertu modèle. Déjà même les femmes la considèrent. Pour les galans, ils la redoutent. Aussi ne conçoit-elle pas la galanterie. « Quelle folie de sacrifier sa réputation à je ne sais quelles joies grossières, ou l'intelligence n'entre pour rien ! En vérité, c'est déjà trop en dire ; quel dégoût ! » Ainsi parle Fulvie à qui veut l'entendre. Sur ces entrefaites, on annonce dans la cité royale un certain Francisco, chanteur de profession, homme vanté, homme unique, non pour l'esprit, non pour le cœur (sous ces rapports il est peu de sujets plus communs), mais pour sa voix caverneuse, pour sa forme athlétique. Six semaines après l'apparition du personnage, on ne sait comment la chose a pu arriver, il faut assurément qu'un astre malin ait agi ; après six semaines donc, Fulvie la dégoûtée aimoit Francisco et vient de s'enfuir avec lui.

\* Docte VADIUS, je veux vous dire une chose que vous ne savez pas : c'est qu'à ceux à qui vous donnez des conseils et qui vous prêtent l'oreille, vous devez du retour.

\* AUTOPHILE a la démarche tranquille, l'air ouvert, le teint reposé, la face rebondie. Il se lève tard, encore qu'une affaire pressante le sollicite au saut du lit. « Quelle affaire ? » Belle



[Sommaire](#)

demande ! son déjeuner. Vers midi le voilà perplexe : ira-t-il visiter ses amis ou se promener au cours ? le soleil en décidera ; mais à coup sûr il ne rentrera pas chez lui pour sa toilette du soir, sans avoir fait provision de nouvelles, d'historiettes et d'observations sur tout ce qui se fait dans Paris, afin d'en divertir Cléon, le riche Cléon, l'ami de son cœur, son héros, son tout, chez qui d'habitude il dîne, qui tient une maison excellente précisément à sa porte, ce qui est fort commode. Après le repas, dans ces instans où les esprits doucement réchauffés s'abandonnent et se communiquent, il sera pris d'une effusion de tendresse universelle pour les convives, quitte à demander leur nom plus tard. Un jeu modéré terminera cette scène touchante ainsi que la journée d'Autophile, laquelle étoit la même hier et sera la même demain. Rien n'agite cet heureux mortel, ni la politique, ni les affaires domestiques, ni les affections privées. Les empires se choquent, le sang coule dans les batailles, pour varier sa conversation et l'aider à digérer. Il est veuf et n'a qu'un fils à qui il a fait présent du bien maternel, après quoi il a pu placer le sien à fonds perdu en sûreté de conscience. On cite de lui des traits de présence d'esprit admirables. Il assistoit un jour aux derniers momens d'un des siens ; chacun fondoit en larmes à la vue de ce juste que le prêtre exhortoit en lui ouvrant le chemin du ciel. « Il n'y a qu'une petite difficulté, dit Autophile à l'oreille du médecin, c'est qu'il n'y a point de ciel. » Une autre fois donnant à déjeuner à quelques amis, il fait prier Cléon, qui a reçu, de je ne sais où, je ne sais quel rare comestible, de lui prêter ce précieux objet, pour deux heures seulement. Mais voici qui vaut mieux : son domestique, ancien et fidèle serviteur, a eu la foiblesse de perdre à la loterie tout ce qu'il possédoit, et la folie de se brûler la cervelle dans la chambre de son maître. On court avertir ce dernier de l'événement funeste. « Quel malheur ! dit-il, je l'avois fait peindre à neuf. – Comment ? votre domestique ? – Non, mon appartement, où je n'aurai plus le cœur de rentrer désormais, et qu'il me faudra quitter. »



[Sommaire](#)

Des ridicules extérieurs et souvent des circonstances puériles choisis de préférence pour représenter un caractère, l'affectation de terminer ses tableaux par un trait inattendu, des réticences, des détours, des oppositions de mots ; enfin *ce style prophétique qu'il faut souvent deviner*, ainsi que le disait Boileau du style de La Bruyère, voilà ce que l'on trouve ici. *Il y a de tout cela chez le peintre des caractères : mais ce n'est pas là ce qu'on admire dans le portrait d'Irène au chapitre de l'Homme ; dans celui d'Antisthène au chapitre des Jugements ; dans celui d'Émire au chapitre des Femmes : en un mot, ce n'est pas là ce qui met La Bruyère au premier rang des moralistes et des écrivains.*

*Réflexions sur le style original* par le marquis du Roure, Président de la Société des bibliophiles français, pour l'année 1828 (Imprimerie Firmin Didot, Paris 1828), p. 32-37.

Source : Daniel Bilous, « Du ridicule à la comédie du « style original » », *Recherches & Travaux*, 67 | 2005.

<http://recherchestravaux.revues.org/264>

« Lisons d'emblée le petit corpus de *Caractères*, comme tous les autres particulièrement bien venu, et assorti comme eux du bref commentaire de l'auteur. Ils ne sont pas référencés au chapitre qu'ils pourraient intégrer, mais l'on rattacherait aisément à [Des Femmes](#) les portraits d'Astarbé, de Fulvie et d'Alba, à [De la Société et de la Conversation](#) ceux de Cléanthe et de Vadius, et à [De l'Homme](#) celui d'Autophile, le plus long des six. » *D. Bilous.*



## Charles Nodier

### Nyctale est superstitieux...

« Quoique le soleil touche à la fin de son cours, il n'est pas encore jour chez NYCTALE; gardez-vous de le réveiller. Son sommeil a probablement été retardé par les croassements d'un oiseau de mauvais augure ou par les hurlements d'un chien perdu. Les songes qui lui sont survenus depuis sortaient tous de la porte d'ivoire, et il attend encore ceux du matin, qui ne manquent jamais d'apporter d'utiles enseignements pour la conduite de la vie. N'espérez pas l'entraîner d'ailleurs dans quelque divertissement, car c'est aujourd'hui vendredi, un jour fâcheux, un jour contraire et néfaste, *nigro notanda lapillo*. Mais voilà NYCTALE qui vous suit tout pensif, quoiqu'il ait chaussé son premier escarpin du pied gauche, et qu'il vienne de buter, en sortant, contre le seuil de sa porte. Vous avez pour le maîtriser quelque pierre constellée ou quelque talisman sympathique, puisque vous le décidez à prendre part à votre banquet dans cette maison, qui est la seule du quartier où les hirondelles n'aient pas fait leur nid dans les travées des fenêtres et entre les solives du plafond. Tout à coup cependant son visage se rembrunit. Ne s'est-il pas assis par mégarde en face du méchant miroir de Bohême qu'un lourdaud de valet rompit l'autre jour ; ou bien aurait-il trouvé son couvert d'argenterie en croix à côté d'une salière renversée ? Je me trompe : il est occupé d'un soin vraiment sérieux, il compte les convives un à un; et maintenant que vous le voyez pâlir et trembler, il vient de s'assurer pour la troisième fois qu'ils étaient treize. A compter de ce moment il n'y a plus de repos pour NYCTALE. Les mets les plus délicats se changent en poison sous sa main comme au festin des harpies, et il ne cherche qu'un prétexte pour sortir, quand la couronne de lumignons brûlants qui fait pencher les mèches négligées l'avertit heureusement qu'il doit recevoir aujourd'hui à son logis une visite ou un message. Il s'esquive subtilement, sans que personne ait pu deviner la cause de sa



tristesse et de son impatience. NYCTALE est homme de bien, de savoir et de bon conseil, dont les honnêtes gens font état, qui s'est montré propre aux affaires, et qui se porte avec prudence et fermeté dans l'occasion, mais NYCTALE est superstitieux. »

Charles Nodier : « M. de la Mettrie », *Contes de la veillée*, pp. 297-298. Paris, Charpentier. 1853. (p. 296)

Archive.org : <https://archive.org/stream/contesdelaveiloonodi#page/296/mode/1up>

\*

« Quoique la gloire soit infiniment peu de chose... »

« Quoique la gloire soit infiniment peu de chose en soi, et ne vaille point qu'on sacrifie son repos à un vain appétit de la fumée qu'elle donne, je ne désapprouve pas tout-à-fait la recherche qu'un si grand nombre d'hommes font de ce fantôme, tant qu'ils ont l'espérance de l'embrasser pendant le cours de leur vie, car l'espoir même est une chose de valeur; et les mensonges qui divertissent nos misères méritent d'être prisés à l'égal des vérités : mais qui pourrait comprendre qu'une créature raisonnable perdit ses jours dans un asservissement incommode, pour vivre après sa mort dans le jugement de la multitude ?

Je conviens avec vous, Criton, qu'il y a peu de sagesse à pâlir vingt ans sur des lois barbares pour arriver à cette gloire de s'orner de la fourrure d'un petit quadrupède du Nord, et qu'on paye cher un regard du souverain quand on l'achète au milieu du tumulte et du danger des batailles ; c'est une grande vanité des hommes de rechercher à si haut prix des jouissances frivoles, quand ils en pourraient goûter librement en eux-mêmes de plus pures et de plus solides, et Cynéas a dit avant vous, Criton, que le repos étant le complément de tous les biens, il était absurde d'y marcher par tant de biais quand on pouvait s'y tenir dès l'abord. Mais vous, qui êtes souverainement





prudent et sage, et qui dédaignez d'un mépris plus qu'humain toutes les faiblesses puériles de vos semblables, dites-nous, Criton, quel souci secret vous travaille depuis quelques années ? Pourquoi vous a-t-on vu tout à coup, volontairement exilé du monde, abandonner l'état honnête qui vous faisait vivre, et la maison de vos parents, et la société de vos amis, et la cité qui réclamait vos services ? D'où vient que votre tête a blanchi avant l'âge, que vos membres se sont desséchés, que vos yeux se sont troublés comme ceux d'un maniaque ? Êtes-vous malade, insensé ou poète ? Je ne me suis point mépris. Vous travaillez à une grande épopée, qui doit porter votre nom jusque dans les siècles les plus reculés du monde, si la mort prématurée dont la misère vous menace attend pour vous frapper que ce bel ouvrage soit à son terme. J'aime à croire, puisque telle est votre fantaisie, que la poussière des pyramides sera depuis longtemps balayée par le vent avant que les vers de Criton soient sortis de la mémoire des hommes, et que la postérité révèrera le nom de Criton au prix de Virgile et d'Homère. Mais en quoi ce nom vous est-il si cher, que vous lui fassiez le sacrifice de vos loisirs, de voire tranquillité, de votre vie entière ? Qu'y a-t-il de commun entre vous et la combinaison de deux articulations prises au hasard dans l'immense magasin des langues, pour qu'un bruit incertain de renommée, qui les accompagnera dans l'avenir, vous paroisse digne des soins qui ont sillonné votre visage ? O louable vocation ! admirable emploi du temps ! homme vraiment judicieux, qui sourit, du haut de sa sagesse, de voir le vulgaire se consumer en efforts, pour des cordons et des hermines, et qui n'aspire, quant à lui, qu'à faire retentir, à travers les temps qui ne seront peut-être jamais, six lettres de l'alphabet arrangées d'une certaine sorte !

Chalres Nodier : « Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheres qui ont rapport aux livres. » Paris, Impr. de Crapelet. 1828. p.215 ( recherche : *p.144 sur le site archive.org*)  
Archive.org : <https://archive.org/stream/questionsdelittoonodigoog#page/n244/mode/1up>





## La Bruyère imitant Montaigne

« Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. Montaigne dirait : Je veux avoir mes coudées franches, et estre courtois et affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, et qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil, je le questionne sur sa disposition et santé, je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne estre, comme disent aucuns, sur le qui vive. Celui-là me deplaist, qui par la connoissance que j'ay de ses coutumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise. Comment me ressouvenir tout à propos, et d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà ? pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez et conditions, et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison. C'est trop de travail pour moy, et ne suis du tout capable de si roide et si subite attention ; et quand bien elle m'auroit succédé une première fois, je ne laisserois de flechir et me dementir à une seconde tâche : je ne puis me forcer et contraindre pour quelconque à estre fier. »

*Les Caractères de la Bruyère*, Chapitre V, De la Société et de la Conversation.  
pp 106-107. Paris, A. Eymery. 1812. p.106.

Archive.org :

<https://archive.org/stream/lescaractresdelao00labr#page/106/mode/1up>

## Autres pastiches BibliOdysée



> [Littérature d'imitation](#), à la consultation ou en prêt.

[Haute fidélité. 33 pastiches](#), Michel Perrin. p. 173 et suivantes.

Le Nouveau Riche : « Philopèze a édifié sa fortune en ajoutant aux troubles d'une époque troublée. En un temps où l'on ne trouvait rien, il a fait monter les prix de tout. Il a bâti des forteresses pour le compte des Germains et les a démantelées pour celui des Saxons. Sa main droite ignorait ce que faisoit sa main gauche mais les deux se rencontroient pour garnir sa besace. » (...)

[Ressemblance garanties. Pastiches](#), Georges Griffé. pp.186-197

Le Curieux de truites : « Ne demandez pas à Thermogène si nous aurons la guerre avec l'Espagne, ni quels débats se sont émus dont l'événement intéresse tout le Royaume. Les bruits communs, les contes des nouvellistes ou même les clartés qui permettent aux honnêtes ges de faire figure auprès des doctes et de s'attirer la faveur du Pince, tout cela lui est aussi étranger qu'à mon portier les rois de la XV<sup>e</sup> dynastie. » (...)

[A la manière d'eux](#), Jean-Michel Royer. pp. 41, 103 et 175. *Chronique de six mois de règne de Giscard d'Estaing. En fin d'ouvrage l'auteur indique ses sources d'inspiration.*

Chapitre 9. « Nous jouerons à la lanterne magique » a promis Zélie en vous conviant à souper. Vous arriverez à l'heure dite, résigné aux diapositives qui



[Sommaire](#)

sont la plaie ordinaire de septembre. Point de Zélie. Tandis que vous rongez votre frein au salon, une tornade brune déboule dans la pièce voisine. Zélie est nue. Exclamations : elle est confuse, on ne l'avait pas prévenue de votre arrivée (...). p.41

Réf : Chapitre *De la mode* avec le portrait de [Diphile](#) de l'amateur d'oiseaux, et de l'amateur d'insectes , p.353.

\*

Chapitre 28. » Ni les troubles, Françoise, qui agitent les financiers, ni la guerre que certains soutiennent virilement contre l'œuvre du défunt roi, ne doivent diminuer en rien votre magnificence. L'on a préféré à tout autre site les rives du trou des Halles pour y élever ce superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombragera bientôt du côté du couchant ; les Dieux de la Culture qui habitent parfois la terre, n'auraient pu choisir plus belle demeure. « p.103

Réf : Chapitre *Des biens de la fortune* et portrait de [Zénobie](#) , p.149.

\*

Chapitre 51. Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner ! Une bonne naissance, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan ; une parfaite égalité d'humeur ; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne la permettre point ; ne jamais faire ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant, le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se faire des amis (...) p.175

Réf : Chapitre [Du Souverain ou de la République. p. 246.](#) :

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour régner ! Une naissance auguste , un air d'empire et d'autorité , un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante , ou assez de raison pour ne se la permettre point \$ ne faire jamais ni menaces ni reproches , ne point céder à la colère, et être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant ; le cœur ouvert, sincère et dont on croit voir le fond , et ainsi très propre à se faire des amis (...)» *La Bruyère*.



## Question de style

### L'écriture de La Bruyère

Dans cette écriture ludique, le burlesque omniprésent est pourtant mesuré : c'est le comique que La Bruyère apprécie chez Théophraste (qu'il a lui-même traduit et imité) « *celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.* » (*Discours sur Théophraste*).

*Les Caractères* regroupent seize chapitres formant un catalogue qui n'obéit pas à une construction logique – si ce n'est le regroupement par thème et rubrique. La Bruyère dit de son ouvrage : « *il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et eu l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent par les âges, les sexes et les conditions, et par les voies, les faibles et le ridicule qui y sont attachés.* »

En ligne :

- Edition 1815 : [archive.org](http://archive.org)

<https://archive.org/details/lescaractresdelaoolabr>

- Edition 1880 : [wikisource](http://wikisource)

[https://fr.wikisource.org/wiki/Les\\_Caract%C3%A8res/  
%C3%89dition\\_Flammarion\\_1880](https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Caract%C3%A8res/%C3%89dition_Flammarion_1880)

### Quelques éléments de style

– **Écriture fragmentaire**, avec une alternance de phrases longues et de phrases courtes :

« En se référant à cette notion de discontinuité, avec ses associations de fracture, de rupture, de dissonance, le lecteur des *Caractères* peut voir en imagination le regard de La Bruyère, tel le kaléidoscope social dont parle Marcel Proust, visitant aspectuellement en *travelling*, un monde divisé, scindé en parcelles isolées et étanches, – *Des grands*,



[Sommaire](#)

*Des femmes, de la chaire, Du cœur.* Et, à l'intérieur de chacun de ces secteurs, le langage du moraliste s'évertue à cerner les spécificités — sociale, sexuelle, politique, financière — sous-jacentes aux concurrences, aux tensions, aux hostilités qui séparent les hommes les uns des autres. » *Louis Van Delft.*

– Les « pièces détachées » et le « style coupé » (*voir Jean-Pierre Seguin, « Problèmes de définition du style coupé au XVIII<sup>e</sup> siècle »*).

– **L'ironie** de La Bruyère fonctionne dans les *Caractères* à l'encontre des personnages qui ont une existence propre et de ses contemporains. L'ironie trouve sa puissance dans la précision et la justesse du mot, un sens de la formule et un art de la pointe.

– **L'hyperbole** : c'est une figure fondamentale des *Caractères*, un procédé d'amplification qui sert à la parodie et à la caricature. On y recourt par l'utilisation de termes exagérés et de procédés divers de renforcement et de surenchère ( superlatifs, comparaisons, accumulation de termes).

– **L'Énumération.** (*Voir parataxe*).

« L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour y ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son anti-chambre et ils y rentrent : ils n'ont rien à lui dire, et ils lui parlent : ils lui parlent une seconde fois, les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption : vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous reconnaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur et que le monde n'en souffre. » (*Théodote*, p.188).

« Que ne sait-il point ? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimariss, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils ? ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher ; et Sésostriis



ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusques aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, et qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche. » ([Hermagoras](#), p. 119 ou [à la suite](#)).

– **La ponctuation :**

- Elle utilise les signes qui marquent la pause dans le discours : le point, la virgule, le point-virgule, les deux-points ;
- elle se substitue aux mots de liaison comme les conjonctions de coordination et contribue à la fluidité et à la rapidité du discours ;
- elle laisse au lecteur le soin de comprendre les liens circonstanciels implicites entre les propositions.

« La ponctuation nous donne le rythme de la période oratoire, qui a été le souci majeur de tous les prosateurs d'art de l'époque classique; ainsi, de nombreux effets sont restitués lorsqu'on renonce à chercher une ponctuation "syntaxiques" qui découpe la phrase en segments grammaticaux, pour lui préférer cette ponctuation du "souffle" qui indique essentiellement la durée des pauses que l'on doit marquer. Dès lors, de la virgule au point, en passant par les deux points et le point virgule, on a en réalité affaire aux "pauses soupirs et demi soupirs familiers aux musiciens. » *Emmanuel Bury*.

– **La métaphore :** Elle rapproche deux réalités appartenant à des domaines différents pour créer des images qui surprennent ou qui appuient une description, un raisonnement comme dans « *la table est pour lui un râtelier*. »

Pour [Roland Barthes](#), « un portrait de La Bruyère, en fait, a une structure éminemment métaphorique ; La Bruyère choisit des traits qui ont même signifié et il les accumule dans une métaphore continue, dont le signifié unique est donné à la fin. » (Voir [Giton et Phédon](#), pp 151-152 ou [à la suite](#)).

– **La parataxe :** Comme autant de coups de crayons, des propositions sont juxtaposées sans outils de coordination ou de subordination. C'est au lecteur à qui revient d'explicitier leur lien de dépendance.



– **L'hypotaxe** : A l'inverse de la parataxe, cette figure de style enrichit la description en accumulant les propositions subordonnées.

– **La généralisation** :

- L'usage du pronom indéfini et l'impersonnel. C'est la voix du moraliste qui parle à visage couvert et se protège d'un accueil défavorable – voire de la censure.
- Le **présent atemporel** qui vise à la généralisation du propos. Ces deux procédés sont notamment en usage chez le moraliste La Rochefoucauld (*Réflexions sentences et maximes*).

– **Les registres** : ( voir en détail l'étude d' [Armelle Vautrot-Allégret](#))

- Le registre épique : la grandeur exceptionnelle des personnages est détournée au profit de la critique ;
- le registre tragique (interrogations rhétoriques, exclamations, désespoir vain face au déterminisme) renvoie au discours dramatique et montre le poids de la Fortune dans la valeur de l'homme ;
- le registre argumentatif dénonce les travers de la société.





## Sur quelques caractères

### Théodote

Théodote avec un habit austère a un visage comique, et d'un homme qui entre sur la scène ; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage. Il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux ; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : Voilà un beau temps ; voilà un grand dégel. S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à se saisir d'un papillon : c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieusement, et comme quelque chose qui est capital ; il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison ; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur ; ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un ministre, et ils en descendent ; ils sortent de son antichambre, et ils y rentrent ; ils n'ont rien à lui dire, et ils lui parlent ; ils lui parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption ; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat ; il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement ; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnaissance. Si la place d'un Cassini devenait vacante, et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parélie et de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages, et je vous dirais : « Lisez et jugez. » Mais s'il



est dévot ou courtisan, qui pourrait le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerais plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance ; vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus : le public vous demande quartier.

## Hermagoras

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême ; ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, sièges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé ; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière : « Quelles minuties ! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Nœsnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarais, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.



## Portraits : analyses et commentaires.

### Arrias

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, des ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

*Analyse sur le site adomcours :*

<http://www.adomcours.com/arrias-les-caracteres-la-bruyere/>

### Irène

Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrutée de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient



pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions : et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais que moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révéler de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignes ? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abrégé vos jours par un long voyage ? »

Analyse sur le site annabac :

<https://www.annabac.com/Annales-bac/la-bruyere-de-l-homme-les-caracteres-l>

### Narcisse

Narcisse se lève le matin pour se coucher le soir ; il a ses heures de toilette comme une femme ; il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de pour un tiers ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi. Là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande et le Mercure galant ; il a lu Bergerac, des Marets, Lesclache, les Historiettes de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier ; et il meurt ainsi après avoir vécu.

Voir aussi Ninyas, Théognis, Iphis, Théodote :

Cédric Corgnet, « Une masculinité en crise à la fin du XVIIe siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère », *Genre & Histoire*, 2 | Printemps 2008,

<http://genrehistoire.revues.org/249>



## Gnathon

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écurve ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Analyse sur le site bac de français: <http://bacdefrancais.net/caracteres-bruyere-gnathon.php>



## Giton et Phédon

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il étternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de



se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie : il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre. De la ville

*Analyse sur le* Le blog de Robin Guilloux :

<http://lechatsurmonepaule.over-blog.fr/article-jean-de-la-bruyere-giton-et-phedon-aide-au-commentaire-118425796.html>

## Pamphile

Pamphile ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie ; il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement ; il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité ; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir ; il dit : Mon ordre, mon cordon bleu ; il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être ; il ne l'est pas, il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monterait-elle au visage s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est





public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres ; pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets et embarrassés avec les savants ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier ; ils savent l'histoire avec les femmes ; ils sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent pas ; de principes, encore moins : ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre ; ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux : c'est un homme à la mode.

*Analyse sur bac de français :*

<http://bacdefrancais.net/caracteres-bruyere-pamphile.php>

## Ménalque

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de



*Sommaire*

menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : on lui perd tout, on lui égare tout ; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison ; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau ; il s'assit, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive : celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience : la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté ; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la



nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces ; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse pour le bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce, et fait des efforts pour crier ; Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche ; il se retire confus, et va s'agenouiller ailleurs. Il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur ; Ménalque lui montre la sienne, et lui dit : « Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi » ; il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque de, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre : ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien, qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte ; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue. Et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit et



jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est : on lui présente une montre ; à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout : il écrit une seconde lettre, et après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse ; un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots : Maître Olivier, ne manquez ; sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin... Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire ; on y trouve : Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur... Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie : il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre ; un autre le monte, à qui il dit : C'est vous que je cherche ; il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort ; il va, il revient sur ses pas ; il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure : il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous quand vous songez à lui répondre ; ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père, et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin : Il est ravi de vous rencontrer ; il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose ; il contemple votre main : « Vous avez là, dit-il, un beau rubis ; est-il balais ? », il vous quitte et continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avait à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau, il tient à d'autres discours ; puis revenant à celui-ci : « Vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau ; vous y avez sans doute beaucoup chassé. » Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever ;



*Sommaire*

il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuillère pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en flaque plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite ; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite ; il y a un cercle d'hommes et de femmes dans la ruelle qui l'entretiennent, et en leur présence il soulève sa couverture et crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux ; on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre ; le religieux qui les lui explique parle de saint Bruno, du chanoine et de son aventure, en fait une longue histoire, et la montre dans l'un de ses tableaux : Ménalque, qui pendant la narration est hors du cloître, et bien loin au delà, y revient enfin, et demande au père si c'est le chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve ; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie : Madame, lui demande Ménalque, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, n'aviez-vous que celui-là ? Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit, et prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carrosse ne le



[Sommaire](#)

fit attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques ? il est étonné de ne le point voir : « Où peut-il être ? dit-il ; que fait-il ? qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure. » Le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient ; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il lu rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins ; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvements de tête involontaires ; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut ; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté, de roture devant des roturiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel sous le nom et le personnage d'un valet ; et quoiqu'il veuille le dérober à la connaissance de sa femme et de ses enfants, il lui échappe de l'appeler son fils dix fois le jour. Il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Ménélaques ne se sont jamais mésalliés. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation. Il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense ; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite : où il dit non, souvent il faut dire oui, et où il dit oui, croyez qu'il veut dire non ; il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point : il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde. Tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : Oui vraiment ; C'est vrai ; Bon ! Tout de bon ? Oui-da ! Je pense qu'oui ; Assurément ; Ah ! ciel ! et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paraît être : il appelle sérieusement son laquais Monsieur ; et son ami, il l'appelle la Verdure ; il dit Votre



[Sommaire](#)

Révérance à un prince du sang, et Votre Altesse à un jésuite. Il entend la messe : le prêtre vient à éternuer ; il lui dit : Dieu vous assiste ! Il se trouve avec un magistrat : cet homme, grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement et lui demande si cela est ainsi ; Ménalque lui répond : Oui, Mademoiselle. Il revient une fois de la campagne : ses laquais en livrées entreprennent de le voler et y réussissent ; ils descendent de son carrosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend. Arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit : « Demandez à mes gens, ils y étaient. »

*Analyse du portrait de [Ménalque \(p.251\)](#): B. Migran.*

<http://bmirgain.skyrock.com/1353290286-PORTRAIT-DE-MENALQUE-LA-BRUYERE-commentaire.html>





## Ressources en ligne

- Charles Nodier : Contes de la veillée, Paris Charpentier, 1853.  
<https://archive.org/stream/contesdelaveiloonodi#page/no/mode/1up>
- Kies Albert. « Le pastiche dans l'œuvre de Charles Nodier ». In: *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1960, n°12. pp. 67-77. [www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1960\\_num\\_12\\_1\\_2165](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1960_num_12_1_2165)
- Paul Aron. « Charles Nodier et la naissance d'un genre littéraire : le pastiche » In : *Sociologie de la littérature : la question de l'illégitime*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 2002 :  
<http://books.openedition.org/pulm/1054>.

## Études générales

- Catherine Mory. *La littérature pour ceux qui ont tout oublié*. Larousse, 2013. Notice consacrée à La Bruyère. pp. 145-147. Extraits : [Google Books](#)
- Marie-Anne Bernolle, « Les Caractères de La Bruyère ». Académie de la Région Ile-de-France.  
<http://www.lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article601#t1-L-ironie-un-principe-d-ecriture>
- Livret pédagogique d' Armelle Vautrot-Allégret - *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, La Bruyère. Hachette. [http://bibliohachette.com/sites/default/files/webmaster/pdf/ok\\_labruyere\\_caracteres\\_prof.pdf](http://bibliohachette.com/sites/default/files/webmaster/pdf/ok_labruyere_caracteres_prof.pdf)



## Études particulières sur l'écriture de La Bruyère

– Louis Van Delft. La Bruyère et le burlesque. In: *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1992, n°44. pp. 291-306. [www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1992\\_num\\_44\\_1\\_1793](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1992_num_44_1_1793)

– Pierre Force. « Différence temporelle, différence culturelle et style dans les Caractères de La Bruyère », *Dix-septième siècle*, 2013 /1 n° 258, p. 35-44. <http://www.columbia.edu/~pf3/labruyere.pdf>

– Jules Brody. « La Bruyère : le style d'un moraliste ». In: *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1978, n°30. pp. 139-153. DOI : 10.3406/caief.1978.1167

– Georges Molinié. « Les modalités énonciatives dans Les Caractères de La Bruyère ». In: *L'Information Grammaticale*, N. 47, 1990. pp. 16-18. [www.persee.fr/doc/igram\\_0222-9838\\_1990\\_num\\_47\\_1\\_1919](http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1990_num_47_1_1919)

[www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1978\\_num\\_30\\_1\\_1167](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1978_num_30_1_1167)

– Jean-Pierre SEGUIN (2013). « Problèmes de définition du style coupé au XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Cahiers Forell - Formes et Représentations en Linguistique et Littérature - Archives (1993-2001) | De la brièveté en littérature*.

« C'est qu'il s'est passé, depuis La Bruyère, des choses terribles : tout le monde s'est mis à couper, dit-on, n'importe quoi, sans rime ni raison. Très loin de Buffier qui pourtant, par la grâce de Lanson et François, va en devenir le symbole, les commentateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et d'après vont frémir devant les horreurs, ou les merveilles d'une inflation incontrôlée, dit-on, de la connexion zéro. Le malheur, c'est qu'aux yeux de certains, cela aussi, on l'appelle *style coupé*. »

<http://09.edel.univ-poitiers.fr/lescahiersforell/index.php?id=94>

– Marc Escola « Cette modernité qui commence avec La Bruyère », *Dix-septième siècle*, 2/2004 (n° 223), p. 265-276.

– Daniel Bilous, « Du ridicule à la comédie du *style original* », *Recherches & Travaux*, 67 | 2005.

<http://recherchestravaux.revues.org/264>